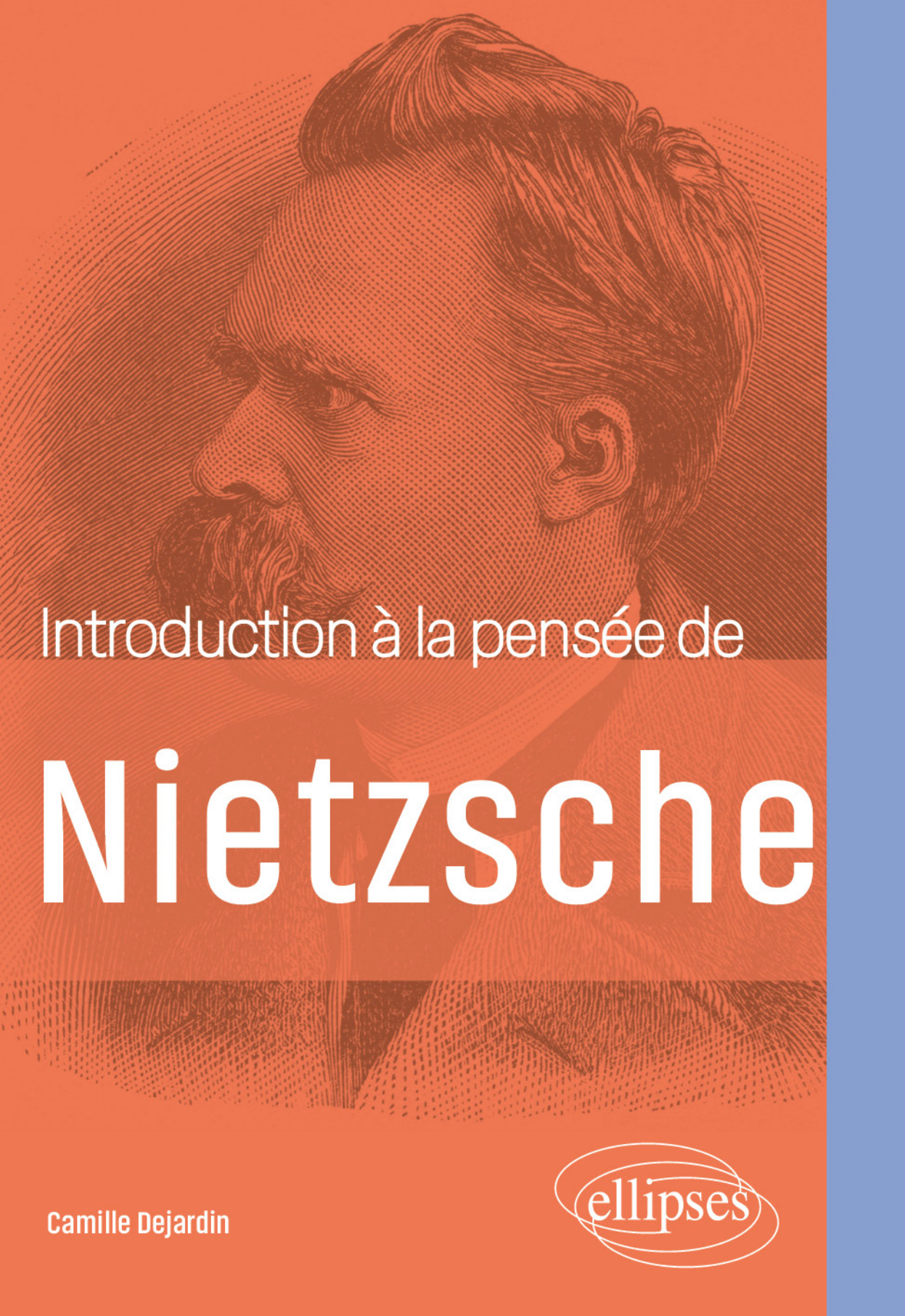




Introduction à la pensée de

Nietzsche

Camille Dejardin



PARTIE I

Qui était Nietzsche ?

Quelques jalons de la vie et de l'œuvre de Nietzsche

● **1844** : Naissance de Friedrich Nietzsche en Prusse, d'un père pasteur luthérien et d'une mère très pieuse dont il restera, sa vie durant, à la fois proche jusqu'à la dépendance et éloigné idéologiquement jusqu'à la haine. Friedrich a pour cadets un frère, Ludwig, et une sœur, Elizabeth, future épouse Förster, avec qui il entretiendra également des relations ambiguës entre attachement et détestation. Nietzsche perdant son père en 1848 et son frère en 1850, ce sont les femmes de sa famille qui s'occupent de lui, rôle qu'elles retrouveront après qu'il aura perdu la raison.

● **1852** : Premières migraines.

● **1858-1864** : Études au prestigieux collège (pensionnat) de Pforta. Fondation, avec quelques amis, de la petite société « Germania » visant à échanger des poèmes, des compositions et des projets. Écrits de jeunesse et premières conférences de philologie (retrouvés mais non publiés), ces tâtonnements s'étalant jusqu'en 1870. Nietzsche s'intéresse à la poésie, à la littérature et surtout à la musique de l'Antiquité jusqu'à son époque. Alors qu'on le destine à des études théologiques, sa foi est de plus en plus ténue.

● **1864** : Entrée à l'université de Bonn, d'abord en théologie puis, quelques mois plus tard, en philologie.

● **1865** : Afin de suivre le latiniste Friedrich Wilhelm Ritschl, professeur de philologie qui l'a pris sous son aile, départ pour Leipzig où Nietzsche finira son doctorat.

- **1866** : D'après Nietzsche lui-même au crépuscule de sa vie, possible contamination par la syphilis. Les débats restent ouverts quant à la nature de la maladie qui le rongera jusqu'à la folie, la paralysie et une mort prématurée : syphilis ? tumeur au cerveau ? autres troubles nerveux ? À la même période, lecture de Schopenhauer, *Le Monde comme volonté et comme représentation* (1819), de Lange, *Histoire du matérialisme* (1866), et (re)lecture des *Essais* d'Emerson, découverts plus tôt et appréciés au moins jusqu'en 1874.
- **1868** : Découverte de l'opéra de Wagner et, via une connaissance commune, début de l'amitié avec Richard Wagner et sa seconde épouse, Cosima (fille du compositeur Franz Liszt et de la femme de lettres Marie d'Agoult dite Daniel Stern, et ex-femme du chef-d'orchestre wagnérien Bülow), dont Nietzsche a peut-être été aussi secrètement amoureux.
- **1869** : Obtention d'une chaire de philologie classique (étude des textes grecs et latins antiques) à l'université de Bâle dont il devient ainsi, à 24 ans, le plus jeune professeur. Achèvement de son doctorat lui conférant le titre de docteur *ès philologie* de l'université de Leipzig.
- **1870** : Bref engagement volontaire comme infirmier dans la guerre franco-prussienne et démobilisation rapide pour cause de diphtérie. On peut y voir la source du profond antimilitarisme qui ne quittera plus Nietzsche.
- **1872** : Première publication majeure : *La Naissance de la tragédie à partir de l'esprit de la musique*, rééditée en 1886 sous le titre *La Naissance de la tragédie. Hellénisme et pessimisme*, rompant avec la philologie. La même année, Nietzsche soumet au célèbre chef-d'orchestre Hans von Bülow sa composition *Manfred-Meditation* (Manfred étant le héros d'un drame de Lord Byron), que l'intéressé refuse en la qualifiant de « viol

d'Euterpe ». Dans les cercles wagnériens, Nietzsche rencontre le philosophe Paul Rée et l'intellectuelle féministe Malwida von Meysenbug.

● **1873** : « Vérité et mensonge au sens extra-moral », écrit non publié et redécouvert à titre posthume.

● **1873-1876** : *Considérations inactuelles*, en quatre parties. 1873 : « David Strauss, l'apôtre et l'écrivain » (ou « sectateur et écrivain ») ; 1874 : « De l'utilité et de l'inconvénient des études historiques pour la vie » ; 1874 : « Schopenhauer éducateur » ; 1876 : « Richard Wagner à Bayreuth ».

● **1875** : Premier accès de maladie alarmant.

● **1876-1882** : Période d'élaboration du concept d'« esprit libre ».

● **1878** : Rupture explicite avec Wagner. Amitié avec Paul Rée. Parution d'*Humain, trop humain* (aussi traduit par *Choses humaines, trop humaines*). *Un livre pour les esprits libres*. L'ouvrage sera réédité en 1886 en deux volumes, chacun précédé d'une nouvelle préface et incluant des modifications : le volume I, majoritairement la première version du livre, et le volume II, constitué des textes « Opinions et sentences mêlées » et « Le voyageur et son ombre » (voir ci-après). Le livre suscite l'indignation de l'entourage de Nietzsche, à commencer par sa sœur.

● **1879** : Sorte de mise à la retraite anticipée de l'université de Bâle, avec pension, pour raisons de santé. Rédaction des textes « Opinions et sentences mêlées » et « Le voyageur et son ombre » qui deviendront, en 1886, le deuxième volume publié d'*Humain, trop humain*.

- **1881** : *Aurore. Pensées sur les préjugés moraux*. Lors d'un voyage en Suisse et d'une randonnée à Silvaplana, révélation de « l'éternel retour ». Début de la période réputée « psychologique » et « positiviste » de Nietzsche, avec des idées inspirées de l'utilitarisme et de l'évolutionnisme.
- **1882** : Rencontre de la jeune Louise von Salomé, dite Lou, future épouse Andreas et destinée à devenir intellectuelle et psychanalyste, avec qui Nietzsche et Rée, tous deux amoureux d'elle, formeront un trio intellectuel et platonique pendant un an. Publication du *Gai Savoir*, qui sera réédité en 1887 avec un nouveau sous-titre se référant explicitement à l'art des troubadours occitans (« *La Gaya Scienza* ») et plus tard augmenté des « Chants du prince Vogelfrei » (composés entre 1883 et 1884), d'une préface et d'un cinquième livre (écrits en 1886).
- **1883-1885** : Parution d'*Ainsi parlait Zarathoustra. Un livre pour tous et pour personne*, initialement en trois parties (échec de librairie), qui seront augmentées d'une quatrième partie avec un tirage à 40 exemplaires en 1885.
- **1885** : Au grand dam de Friedrich, mariage d'Elizabeth Nietzsche avec Bernhard Förster, antisémite notoire qui essaiera de fonder une colonie de « race pure » au Paraguay en 1886, avant de se suicider en 1889 à la suite de son échec.
- **1886** : *Par-delà bien et mal. Prélude à une philosophie de l'avenir*. Nietzsche procède également à la réédition de la plupart de ses livres antérieurs avec une nouvelle préface.
- **1887** : *Généalogie de la morale* (dite aussi : *Éléments pour une généalogie de la morale*). Un écrit polémique.

● **1888** : Prise de conscience du caractère incurable de sa maladie nerveuse. *Le Crépuscule des idoles. Comment on philosophe avec un marteau*, ouvrage en onze parties se voulant un résumé de la philosophie de l'auteur à ce stade de son élaboration. *Le Cas Wagner*, pamphlet faisant de Wagner le symbole des maux de son temps. Rédaction des poèmes *Dithyrambes à Dionysos* qui paraîtront en 1892 ; de *L'Antéchrist. Imprécation contre le christianisme* (ou : *Malédiction du christianisme*) qui sera publié en 1896 ; et de l'autobiographie à la fois philosophique, philologique et sarcastique *Ecce homo. Comment l'on devient ce que l'on est*, qui sera publiée à titre posthume en 1908.

● **1889** : En janvier, Nietzsche sombre définitivement dans la folie ; il est interné puis recueilli par sa famille. Sa sœur, devenue veuve, prend en charge ses soins mais aussi la publication de plusieurs des ses écrits, dont certains sont modifiés.

● **1897** : Mort de Franziska, mère de Nietzsche.

● **1900** : Mort de Nietzsche après douze ans de démence pendant lesquels il se sera tour à tour identifié à Dionysos, à Zarathoustra et même au Christ (signant certaines de ses lettres « le Crucifié »).

«Pourquoi je suis un destin» : en quoi le parcours de Nietzsche éclaire-t-il l'évolution de sa pensée ?

On a l'habitude, souvent salubre, de se méfier des explications biographiques de l'œuvre d'un auteur. Contre « la méthode de Sainte-Beuve¹ », on rappelle à juste titre qu'une pensée excède largement la vie qui l'a inspirée, même si elle en émane. La vie et l'œuvre de Nietzsche semblent pourtant faire exception à cette règle tant elles furent entrelacées et tant y est exalté l'aspect évolutif, au sens organique, d'une recherche de vérité (fût-elle que « la vérité » n'existe pas !) qui fut aussi une recherche de soi et de dépassement de soi.

Nietzsche ne cesse de *devenir qui il est* au fil de ses écrits², et l'aspect à première vue hétéroclite ou incohérent de son œuvre – alternant exposés systématiques, écriture aphoristique, poèmes en vers ou en prose et pamphlets – ne peut être élucidé qu'à la faveur d'une approche de leur élaboration à même de mettre en évidence les problèmes que l'auteur affronte et surmonte successivement, revenant sur des questions antérieures, y proposant de nouvelles solutions, forgeant et affinant ses thèses à mesure que sa vision s'aiguisait et que certaines illusions se dissipent. Comme l'écrit Paolo d'Iorio, « les bons interprètes doivent

1. Marcel Proust, *Contre Sainte-Beuve* : « cette méthode, qui consiste à ne pas séparer l'homme et l'œuvre, à considérer qu'il n'est pas indifférent pour juger l'auteur d'un livre, si ce livre n'est pas un "traité de géométrie pure", d'avoir d'abord répondu aux questions qui paraissent les plus étrangères à son œuvre (comment se comportait-il, etc.), [...] méconnaît ce qu'une fréquentation un peu profonde avec nous-mêmes nous apprend : qu'un livre est le produit d'un autre moi que celui que nous manifestons dans nos habitudes, dans la société, dans nos vices. » La pensée de Nietzsche, selon laquelle l'alimentation compte autant que l'instruction pour expliquer la naissance d'une réflexion, contredit sciemment cette hypothèse.
2. Comme la formule « Pourquoi je suis un destin », l'expression « Comment l'on devient ce que l'on est » figure dans *Ecce homo*, dont elle est le sous-titre.

apprendre à lire chronologiquement et génétiquement », « en gardant toujours à l'esprit la différence entre les textes publiés et les expériences de pensée que le philosophe a menées dans son laboratoire¹ »... mais en se souvenant aussi que sa vie et son œuvre furent, à grande échelle, le « laboratoire » *in vivo* d'une pensée dont il espérait qu'elle changerait la face du monde.

Comprendre Nietzsche, c'est donc s'efforcer de comprendre une pensée en mouvement qui passe par l'autre pour « incorporer » ce qui lui correspond, le digérer et utiliser l'indigestible, le rebut, comme moyen de se spécifier par approfondissement comme par antagonisme. Avoir à l'esprit sa biographie s'avère donc important non seulement pour surmonter l'apparente versatilité de ses positions mais surtout pour prendre conscience du fait que son œuvre appelle une certaine discipline de lecture. Non seulement saisir ce que voulait dire l'auteur exige de bien le lire et le relire, comme lui-même le réclamait², mais se rendre familier de ses tourments, de ses amours et ses haines permet de donner du sens à la façon dont ses mots, très souvent polysémiques, doivent être entendus selon le contexte. Pour le dire plus solennellement, il s'agit d'appréhender l'*art d'écrire* par lequel cet auteur exigeant et même délibérément retors nous impose un certain *art de lire*.

Une histoire d'engouements et de ruptures

L'histoire intellectuelle de Nietzsche épouse en effet en grande partie son histoire personnelle en tant que celle-ci est éminemment tissée d'affects. Quand on sait combien les affects seront réhabilités dans sa pensée, comme nous essaierons de le montrer, il devient légitime de se demander, comme il le fit lui-même dans l'autobiographie ultime qu'est *Ecce homo*, quels affects ont conditionné sa progression. Or,

Partie III, 1, « De l'interprétation à la valeur », p. 55

1. Paolo d'Iorio, « Préface – La volonté de puissance : de la psychologie à l'ontologie », in David Simonin (dir.), *Figures de la puissance dans la philosophie de Nietzsche*, en bibliographie.
2. Voir par exemple la préface à la *Généalogie de la morale*, citée *infra*, p. 30.

s'il est une caractéristique majeure du parcours de Nietzsche, c'est que sa quête de soi trouve des stimulants dans des rencontres qui sont toujours à la fois personnelles et intellectuelles. Des rencontres, mais aussi des ruptures : Nietzsche est schopenhauerien avant de se retourner contre la pensée de son « éducateur » ; il sera wagnérien jusqu'à Bayreuth puis consacrera quasiment le reste de sa vie à consommer sa rupture avec Wagner ; il sera évolutionniste après avoir lu Lange et Rée, mais anti-darwinien avec Spencer et Wilhem Roux, jusqu'à la mise au point de sa « généalogie » personnelle, etc.

Il ne faudrait pourtant pas conclure à une personnalité ou à une pensée inconséquente, bien au contraire. Nietzsche explore diverses hypothèses non par relativisme mais par souci de vérité – qui deviendra, une fois dépassé le mirage métaphysique et positiviste de « la vérité », souci de *probité* – en multipliant les points de vue possibles, pour ne retenir chaque fois que ce qui lui est nécessaire tout en rejetant fermement ce qui lui est incompatible. Si ses engouements (presque toujours suivis de rupture) semblent parfois irrationnels dans leur intensité, le projet sous-jacent, lui, demeure le même : comme l'a montré Patrick Wotling et comme nous essaierons de le retracer, les ambitions et les problèmes auxquels Nietzsche consacre son énergie restent assez constants¹ ; quant aux concepts, ils changent de formulation et parfois de portée mais ne se retournent jamais contre leur embryon premier, dont ils doivent plutôt être conçus comme les métamorphoses ou les développements.

▼ III, 2, De la métaphysique à la morale, « La probité », p. 65

1870-1876 : première période, ou la naissance d'un philosophe à partir de l'esprit de la musique

Friedrich Nietzsche naît en 1844 à Röcken, aujourd'hui située dans le *Land* allemand de Saxe-Anhalt. Son père, pasteur luthérien comme son propre père avant lui, est précepteur de la famille royale. Sa mère est également fille

1. Voir notamment Patrick Wotling, « *Oui, l'homme fut un essai* »..., en bibliographie.

de pasteur. Friedrich grandit donc dans un milieu pétri de religiosité qui le destine à des études de théologie. Après la mort accidentelle de son père en 1849 et celle de son frère en 1850, il est entouré de sa mère et de sa sœur, à qui il restera lié toute sa vie quoique leur relation soit émaillée d'incompréhensions, de désaveux et de conflits.

Les premiers écrits de Nietzsche témoignent d'une intelligence précoce, érudite mais tourmentée, hantée par la mort du père et, déjà, préoccupée par la recherche de soi à travers la mise en récit et l'exploration heuristique de divers exercices de style. À 14 ans, le jeune Friedrich a déjà commencé un texte intitulé « Ma vie », qu'il reprend et augmente à plusieurs reprises ; il a aussi esquissé plusieurs compositions ambitieuses, dont une sorte de « cycle » dédié au roi ostrogoth Ermanaric, en variant les formes et les formules, prémices d'une poétique de la recherche et de l'approfondissement qui restera sa signature – et sans doute l'incarnation stylistique de son futur credo, inspiré d'une formule de Pindare : « Deviens ce que tu es »¹.

Dès l'enfance, également, il est doué pour le piano : il joue, compose et se rêve musicien. Au terme de son instruction première, il entre néanmoins à l'université de Bonn dans le but de devenir pasteur. Cependant, sa foi ayant été ébranlée notamment par les deuils, il s'oriente rapidement vers des études de philologie et se consacre dès lors à l'étude minutieuse des textes antiques et de leurs racines linguistiques et sémiologiques. Avec cette pratique de la lecture pour ainsi dire archéologique se constituera certainement une certaine approche des phénomènes – que Nietzsche souhaite « probe » et humble – en tant que réalités labiles et changeantes qui, de surcroît, ne se donnent à connaître qu'à travers leur réception et leur interprétation par différents vivants. Reconnu comme un étudiant brillant, Nietzsche se

1. Voir notamment Friedrich Nietzsche, *Premiers écrits. Le monde te prend tel que tu te donnes* (sélection), Paris, éd. du Cherche-Midi, trad. et présentation par Jean-Louis Backès, 1994.

verra confier une chaire de philologie à l'Université de Bâle à l'âge de seulement 24 ans, et avant même la soutenance de son doctorat : du jamais vu !

C'est à la fin des années 1860 qu'il s'émancipe de ces strictes recherches académiques. Il lit Arthur Schopenhauer, en qui il verra plus tard son premier et plus décisif « éducateur », mais aussi Friedrich Albert Lange (auteur d'une *Histoire du matérialisme*), Ralph Waldo Emerson et de grands noms de la littérature romantique germanophone et anglophone. Dans le même temps, il fait la connaissance de Richard Wagner, compositeur talentueux mais sulfureux qui n'ambitionne rien de moins que de réinventer l'opéra pour en faire un « art total » et bénéficie, pour ce faire, du soutien du jeune roi Louis II de Bavière qui l'admire éperdument. Nietzsche connaît déjà sa seconde épouse, Cosima, qu'il a rencontrée en 1869 lorsqu'elle était encore Madame von Bülow (c'est-à-dire mariée au chef-d'orchestre qui mit en scène le *Tristan et Isolde* de Wagner en 1865 !) et dont il dira encore à la fin de sa vie, avec la passion dont il sait faire preuve à l'endroit des femmes inaccessibles, qu'elle est « de beaucoup la voix la plus autorisée en matière de goût [qu'il ait] jamais entendue¹ ». Nietzsche est également séduit par le charisme de Wagner lui-même qui, comme lui à cette période, est fortement inspiré par le pessimisme de Schopenhauer. En 1872, sa première publication remarquée, *La Naissance de la tragédie à partir de l'esprit de la musique*, scelle à la fois son amitié pour Wagner et sa rupture avec la philologie proprement dite : beaucoup de spécialistes dénoncent une interprétation bien trop personnelle du développement de la tragédie grecque, alors que l'ouvrage sera pourtant l'un des livres de Nietzsche les plus appréciés du public.

1. *Ecce Homo* (1888), « Pourquoi je suis si malin ». Nietzsche lui envoie d'ailleurs l'ouvrage à sa parution, accompagné d'un mot : « Honorée Madame, l'unique femme que j'aie jamais véritablement vénérée... » (Nietzsche, *Ma vénérée. Lettres d'amour* choisies et présentées par Matteo Anastasio, trad. Delphine Ménage et Joséphine Antoine, Paris, éd. L'Orma, 2012).

Cette rupture méthodologique coïncide avec la critique « De l'utilité et de l'inconvénient des études historiques pour la vie » que Nietzsche formalise dans sa deuxième *Considération inactuelle* en 1874 : si le « sens historique », entendu comme regard en arrière et remplacement des faits et des productions passés dans leur contexte, est nécessaire à leur interprétation honnête (sinon possiblement *vraie*), et même à toute vie humaine (à la différence des animaux qui, eux, se meuvent dans une sorte de présent continuellement recommencé à cause ou grâce à leur faculté d'oubli), trop de sens historique, entendu comme vaine érudition ou comme réécriture idéologique du passé au service d'une cause présente, peut s'avérer porteur de différents types de dangers. Un philosophe est né.

Nietzsche commence son parcours personnel, et sa révélation à lui-même s'accompagne d'abord d'un engagement pour le renouveau culturel par la musique : au côté des « wagnériens », il suit de près la mise en place du festival de Bayreuth. Toutefois, dès la première édition en 1876, il est déçu par le caractère mondain et grandiloquent de l'entreprise, toute à la gloire de la « culture allemande » à laquelle il croit de moins en moins et qu'il soupçonne de servir de caution à un nationalisme et à un militarisme croissants. À la suite de sa quatrième et dernière *Considération inactuelle* intitulée « Richard Wagner à Bayreuth » (1876), dont il dira plus tard qu'elle parle bien plus de ses propres qualités (idéales) que de celles (effectives) de son sujet, Wagner, les deux hommes s'éloigneront toujours davantage l'un de l'autre, jusqu'à leur rupture explicite en 1878.

1876-1886 : une deuxième période « positiviste », « historique » et « rée-aliste »¹

C'est à la suite de la rupture avec Wagner, qui est par là même une rupture avec la pensée de Schopenhauer et avec toute exaltation sacrificielle ou ascétique d'inspiration chrétienne ou bouddhiste, que Nietzsche se lie d'amitié avec Paul Rée, qu'il a croisé plus tôt, en 1873, dans le milieu wagnérien. Rée, jeune professeur de philosophie, développe une approche utilitariste et conséquentialiste de la morale : selon lui, sont (inconsciemment) valorisées les mœurs qui ont une « utilité pour la vie » dans un contexte donné. Son ouvrage *De l'origine des sentiments moraux* (1877) inaugure une sorte d'« étude darwinienne de la morale » qui se veut scientifique mais, donc, *a-morale* au sens classique du mot.

III, 4, Socrate, Jésus, Paul et les chrétiens, p. 119

Nietzsche est enthousiasmé. Il y trouve la confirmation d'une intuition de longue date, ébauchée à travers son analyse de l'apollinien (principe d'ordre) et du dionysiaque (principe de décharge de jouissance) dans *La Naissance de la tragédie* : tout se recompose sans cesse, rien ne reste identique à soi ; la vie, pour ainsi dire, « travaille » dans le secret et dans l'instabilité. Reste à savoir, d'une part, ce qui rend raison des changements et, d'autre part, s'il est possible, partant, de les orienter selon certaines visées. La civilisation cesse dès lors d'être un donné, elle devient un *problème*².

En 1878 s'ouvre donc pour Nietzsche une phase que l'on peut qualifier de « philosophie historique » au sens d'une très longue histoire (incluant la préhistoire) à l'échelle

1. Certains commentateurs placent la césure entre la « deuxième » et la « troisième » période intellectuelle de Nietzsche non en 1886 mais en 1882, après la publication d'*Aurore* et le retour de sa maladie. Nous avons toutefois choisi 1886 non seulement pour lier les œuvres du début des années 1880 à celles de la fin des années 1870, puisqu'elles nous paraissent suivre un même fil rouge à prétention « scientifique », mais encore parce que l'écriture de préfaces, dénotant un retour sur soi de l'auteur, nous semble marquer une rupture importante, suffisamment perçue par l'auteur lui-même pour qu'il éprouvât le besoin de considérer la façon dont il laissait derrière lui une certaine version de lui-même et de sa pensée.
2. Voir notamment Patrick Wotling, *Nietzsche et le problème de la civilisation*, en bibliographie.

de l'évolution des espèces, prémisse de ce qui deviendra, à partir de 1887, sa méthode « généalogique ». En 1878, Nietzsche publie son premier ouvrage aphoristique, une autre expérience qui lui est inspirée par Rée, pour affirmer que les représentations morales (qui ne s'appelleront « valeurs », sans génitif, qu'à partir du *Gai Savoir*) ne sont aucunement des absolus intemporels mais bien des « choses humaines, trop humaines » (traduction plus exacte du titre *Humain, trop humain*) émanant de motifs sous-jacents. Cette thèse lui vaut une hostilité quasi-générale ! En 1881, son ouvrage *Aurore. Pensées sur les préjugés moraux* approfondit de manière personnelle la thèse selon laquelle les discours moraux sont les *produits* de circonstances qui leur sont par nature hétérogènes en proposant, pour répondre au problème qu'il s'est posé, des concepts nouveaux : le « sentiment de puissance » puis la « volonté de puissance ».

Le glissement du concept psychologique de « sentiment de puissance », lié chez l'homme au fait de surmonter des obstacles et de s'éprouver comme fort, à celui, physiologique, de « volonté de puissance » comme principe commun à tout organisme vivant et même à la « moindre parcelle » d'un organisme, semble s'être opéré en 1881 et s'incarner dans des notes posthumes dès 1882, même si le « sentiment de puissance » reste un objet du corpus nietzschéen. Nietzsche a probablement lu dès sa parution un ouvrage du biologiste Wilhelm Roux intitulé *La Lutte des parties dans l'organisme* (1881), qui substitue à l'idée darwinienne d'une évolution mue par le simple instinct de *conservation* celle d'un instinct d'*expansion* menant à une lutte à mort pour l'espace et la nourriture jusqu'au cœur des organismes et des cellules. Par la suite, après 1885, Nietzsche étendra même la « volonté de puissance » au monde inorganique (à travers l'attraction, par exemple), l'érigent ainsi en propriété ontologique du monde¹.

▼ III, 2, « Sentiment de puissance et volonté de puissance », p. 70

1. Voir Paolo d'Iorio, « Préface – La volonté de puissance : de la psychologie à l'ontologie », in David Simonin (dir.), *Figures de la puissance dans la philosophie de Nietzsche, op. cit.*

D'autres événements importants surviennent à cette période. En août 1881, alors qu'il voyage dans les Alpes suisses, Nietzsche se promène à Silvaplana, près de Sils-Maria (où existe désormais un musée Nietzsche), quand il fait l'expérience d'une révélation¹ qu'il consigne immédiatement dans un carnet : il est nécessaire que notre monde, et notre vie particulière en son sein, ait lieu un nombre infini de fois à l'identique. C'est, en quelque sorte, une question de probabilités cosmiques ! Comme il l'explique :

Si l'on peut imaginer le monde comme une quantité déterminée de force et comme un nombre déterminé de centres de force [...], il s'ensuit que le monde doit traverser un nombre évaluable de combinaisons [...]. Dans un temps infini, chacune des combinaisons possibles devra une fois se réaliser, plus encore, elle devra se réaliser une infinité de fois².

L'éternel retour : voilà qui déplace le « centre de gravité » de la pensée ! En effet, dans une telle perspective, « la question que tu te poses pour tout ce que tu veux faire : “le voudrai-je de telle sorte que je le veuille faire d'innombrables fois ?”, constitue la *pesanteur* la plus importante³ ». Cette idée est déterminante pour la perspective de libération et d'acquiescement à la vie qui sera proposée ensuite à travers la figure de Zarathoustra (*amor fati*).

Entre-temps, en 1882, Paul Rée fait la connaissance d'une « jeune Russe » dont il tombe immédiatement amoureux : Louise von Salomé, surnommée Lou (future épouse Andreas). Il ne tarde pas à la demander en mariage et essuie un refus sans appel motivé par la volonté d'indépendance de la jeune femme. Tous deux s'accordent néanmoins pour rester amis et Rée, dans son enthousiasme, présente

III, 5, « Dire oui au monde », p. 166
+ « Aimer son destin », p. 168

1. Même s'il faut noter qu'une idée similaire est déjà présente chez Kant, Lange ou encore Düring.
2. FP 1881 11 [148], vol. V, ici présenté dans sa traduction par H. Albert dans l'une des versions du livre factice qu'est *La Volonté de puissance* (voir Partie II, 1, « Comment accéder aux œuvres de Nietzsche ? »).
3. FP 1881 11 [143], *ibid.*

sa nouvelle connaissance à Nietzsche un mois plus tard. Nietzsche tombe follement amoureux à son tour, se fait éconduire à son tour. Lou est bien plus intéressée par les relations intellectuelles que par un attachement physique qui, puisqu'elle est femme, serait susceptible d'entraver ses ambitions individuelles. Aussi convainc-elle ses deux soupirants de former avec elle un trio platonique, une « trinité » faite d'échanges philosophiques et de rêves de subversion morale. La cohabitation est néanmoins troublée par la jalousie que ne peuvent réprimer les deux hommes (surtout Nietzsche, qui en vient à effrayer Lou). La « trinité » prendra fin en 1883. Nietzsche n'en crédite pas moins l'émulation et l'excitation intellectuelles qui l'entourèrent, et le vide existentiel qui suivit, respectivement de l'écriture du *Gai Savoir* (1882), ouvrage débordant de joie, puis d'*Ainsi parlait Zarathoustra* (1883-1885), poème philosophique marqué du sceau de la solitude.

Ainsi parlait Zarathoustra peut néanmoins être lu comme un évangile nietzschéen, en son sens premier de « bonne nouvelle » : l'ouvrage est tout au service d'une révélation sur les ressorts du monde – la volonté de puissance, la nécessité de (vouloir) commander et de (devoir) obéir, la possibilité de l'Éternel retour – en même temps que d'un message de libération – épouser cette condition pour s'épanouir dans le « dire-oui » au monde, se rendre capable de créer ses propres valeurs et ainsi prodiguer de l'amour et de la beauté autour de soi. Certes, certains passages sont clairement provocateurs : ainsi de la caricature que Nietzsche-Zarathoustra dresse des prêtres, de la foule ignorante et malveillante, des égalitaristes (les « prédicateurs d'égalité » ne cherchant qu'à niveler ce qui les dépasse)... Ce livre est, à n'en pas douter, une puissante satire de la société démocratique et concurrentielle du XIX^e siècle qui, selon Nietzsche, plonge ses racines bien plus profondément dans la tradition chrétienne, tradition qui exalte l'humilité, la pauvreté et l'abnégation jusqu'au sacrifice de soi pour mieux masquer ses ambitions dominatrices et la médiocrité de ses désirs. L'ouvrage se veut néanmoins optimiste, en indiquant la métamorphose qu'il

III, 5, « L'homme est ce qui doit être dépassé », p. 161

faut laisser s'opérer pour se rendre capable de don gratuit, de joie d'exister sans contrepartie – y compris dans l'épreuve et la souffrance – et de puissance créatrice :

La vie elle-même m'a confié ce secret, dit Zarathoustra : « Voici, m'a-t-elle dit, *je suis ce qui doit toujours se surmonter soi-même* »¹.

Une trajectoire peut donc être retracée, dénotant des approfondissements successifs, entre *Humain, trop humain* et *Aurore. Pensées sur les préjugés moraux*, *Le Gai Savoir* et enfin *Ainsi parlait Zarathoustra* (transition vers la troisième période). Dans les premières œuvres, Nietzsche a pris conscience de ce que la morale est faite de représentations purement humaines dont la sélection s'est un temps justifiée par une certaine utilité ; à partir du *Gai Savoir*, il les appelle « valeurs » et les redéfinit non seulement comme des productions humaines, culturelles et historiques, mais plus profondément comme des préférences si habituelles qu'elles ont été *incorporées* à un niveau physiologique. Le corps est ainsi prêt à devenir ce qu'il sera dans *Zarathoustra*, à savoir la « grande raison » disqualifiant la suprématie de la conscience et de la raison qui n'en sont que des émanations illusoire. Enfin, en théorisant de manière aboutie « l'inlassable volonté de puissance, ou de création continuelle, ou de métamorphose, ou de victoire sur soi-même² » dans *Zarathoustra*, Nietzsche adjoint au sens descriptif (tel est le processus de la vie) un sens prescriptif (tel est ce qu'il faut assumer pour produire une nouvelle morale) et dés-essentialise le corps lui-même, pensé non plus comme substance mais comme lieu où luttent et s'articulent les instincts.

L'ouvrage est également décisif en tant qu'il exprime clairement la thèse restée la plus célèbre de Nietzsche : « Dieu est mort ». Dieu est mort en ceci que le temps de l'unanimité des croyances chrétiennes qui lui donnaient corps tire à sa fin. L'âge que connaît Nietzsche voit en effet se précipiter une certaine déchristianisation ou sécularisation sous

1. *Ainsi parlait Zarathoustra*, II, « De la victoire sur soi-même ».

2. FP 1885, 35 [60], vol. XI.

les assauts du pluralisme idéologique (libéral), de l'éclectisme des goûts, du rationalisme scientifique ou encore de la passion de l'égalité encline au matérialisme moral (bien observée par Tocqueville), tout en reconduisant un conservatisme de façade puritain et hypocrite chargé de perpétuer les apparences d'une foi pourtant fragilisée et divisée. Cette période d'agonie des anciennes valeurs tandis que de nouvelles ne se sont pas encore imposées, Nietzsche l'appelle « nihilisme », à la fois *volonté de néant* (dévalorisation de l'existence charnelle ayant pour pendant la survivorisation d'une certaine vie de l'esprit et l'aspiration à la rédemption dans la mort) et *néant en guise de volonté* (fuite du problème de la civilisation dans la volonté égalitariste de confort et de tranquillité, donc de non-agir, et complaisance dans la plainte et le désarroi romantiques). Pour Nietzsche, l'époque du nihilisme porte à son paroxysme la *décadence* impulsée par le christianisme, dont le *Crépuscule des idoles* et *L'Antéchrist* expliciteront la portée civilisationnelle et existentielle.

III, 4, Le poison de la modernité : le nihilisme, p. 144

1886-1888 : « midi » et déclin.

La maturité : puissance, éternel retour et croisade contre le christianisme

À partir d'*Ainsi parlait Zarathoustra*, qui est complètement incompris ou dédaigné par ses contemporains – à l'exception, déplore-t-il, des antisémites ! –, Nietzsche se sent de plus en plus seul. Affront suprême : sa sœur Élisabeth épouse un agitateur antisémite et déménage avec lui au Paraguay, avec quatorze autres familles, pour mener une expérience de communauté de « race pure ». Il lui écrira sans ambiguïté en 1887 :

Ton mariage avec un chef antisémite exprime,
pour toute ma façon d'être, un éloignement qui
m'emplit toujours de rancœur et de mélancolie.

[...] Car vois-tu, mon bon lama¹, c'est pour moi une question d'honneur que d'observer envers l'anti-sémitisme une attitude absolument nette et sans équivoque, à savoir : celle de l'opposition [...]. Ma répulsion pour ce parti (qui n'aimerait que trop se prévaloir de mon nom!) est aussi prononcée que possible, mais ma parenté avec Förster [...] ne [cesse] de faire croire aux adeptes de ce désagréable parti que je dois être un des leurs [...]. Et je ne peux rien faire pour empêcher que les feuilles antisémites utilisent le nom de Zarathoustra : cette impuissance m'a déjà presque rendu malade plusieurs fois².

Dans le même temps, sa maladie, précisément, lui laisse peu de répit : de graves céphalées lui font frôler la démence, il est alité des jours durant. Pâtissant d'accès de cécité, il dicte la plupart de ses écrits à des amis qui jouent pour lui les secrétaires, en particulier Carl von Gersdorff et, avec le plus d'assiduité, Heinrich Köselitz dit Peter Gast.

Sa frénésie de travail n'en est que plus grande dans ses moments lucides ; chez lui, la souffrance et l'urgence sont prolifiques. Pour le dire en des termes plus philosophiques – et plus nietzschéens –, l'expérience de la souffrance dépassée accroît son sentiment de puissance, lui donne l'impression de s'être, en même temps que la maladie, *surmonté*, conformément à l'injonction qu'il avait placée dans la bouche de son Zarathoustra et qui s'oppose à tout confort volontiers conformiste et stérile. Comme la solitude des « hautes montagnes » où l'on respire (seul) un air exceptionnellement pur, l'expérience de la maladie et plus généralement de la souffrance tant physique que psychique se voit ainsi érigée en condition de la grandeur individuelle chez Nietzsche.

On serait tenté d'y voir une coquetterie de valétudinaire tentant de sublimer sa faiblesse ; il y a néanmoins sous sa plume une dimension proprement philosophique de la

-
1. Surnom affectueux (si, si !) de Friedrich à sa sœur. Le lama est réputé intelligent mais crache lorsqu'on le provoque.
 2. Friedrich Nietzsche, Lettre à Elisabeth Förster-Nietzsche du 26 décembre 1887, *Lettres choisies*, Paris, Gallimard, p. 267.

“ Ce qui ne me tue pas me rend plus fort

souffrance en tant que moyen privilégié de l'épreuve de soi (test et expérience intense) puis du *dépassement de soi* engendrant un individu métamorphosé, endurci comme la lame d'acier au contact de l'eau glacée. Nietzsche soutient tout au long de son œuvre que c'est dans l'adversité que se forment les individus forts, individus qui jouissent a posteriori de la quantité de souffrance qu'ils ont pu endurer, même si cette jouissance n'a rien d'un plaisir au sens habituel¹. Tel est le sens de la célèbre formule du *Crépuscule des idoles* : « Ce qui ne me tue pas me rend plus fort », qui ne doit pas être entendue au sens psychologique et actuel d'une « résilience » mais comme une transformation physiologique et globale de l'être. Et c'est aussi l'un des fondements de la critique nietzschéenne sans compromis de toute morale de la compassion, de la pitié et, à plus forte raison, de l'ascèse.

III, 4,
« Le christianisme contre la vie »,
p. 132

Car, si Nietzsche est donc, littéralement, « attaché » à la souffrance en corps et en pensée, il ne témoigne aucune complaisance pour un état « diminué » qui l'apparentait aux romantiques. « Il n'y a chez moi aucun trait maladif; même dans mes moments de maladie grave, je ne suis pas devenu morbide », se défendra-t-il dans *Ecce homo*. Il n'y a aucune fierté à souffrir en soi ni, *de facto*, à s'en plaindre ou à s'y complaire. En revanche, endurer ce que l'on ne peut choisir et n'en garder nulle amertume, voilà la véritable victoire selon Nietzsche, la voie de l'*amor fati* qu'il théoriserait bientôt comme abandon total du ressentiment (à savoir la haine de la vie qu'entretiennent à son encontre ceux qui n'éprouvent que leur faiblesse et en cherchent un responsable, un bouc-émissaire) – ou, en d'autres termes, voie vers le « surhumain ».

❶ *Amor fati*
❷ *Ressentiment*
❸ *Surhumain*

III, 5, « Aimer son destin »,
p. 168

Ces considérations sont explicitées dans deux ouvrages majeurs : *Par-delà bien et mal* en 1886, et *Éléments pour une généalogie de la morale* (sous-titré « Un écrit polémique pour servir de complément à un récent ouvrage : *Par-delà bien et mal* et en accentuer la portée ») en 1887. Tous deux

1. Voir à ce sujet Nicolas Quérini, « Le sentiment de puissance éprouvé à l'occasion du dépassement de soi », in David Simonin (dir.), *Figures de la puissance...*, *op. cit.*

développent notamment le concept de « ressentiment » et exposent en quoi, contaminée par ce venin, c'est toute la morale judéo-chrétienne qui est viciée. Dans la *Généalogie de la morale*, Nietzsche théorise notamment une dialectique de la faiblesse et de la force qui lui permet de dénoncer l'emprise des faibles sur les forts à travers la morale du judaïsme et plus encore du christianisme qui lui succède, à travers l'injonction d'« aimer son prochain » et de penser que sont (ou seront) « heureux les humbles ». À travers ce qu'il théorise alors comme « type du prêtre » ou « race du prêtre » (ce mot ambigu de « race » devant être compris comme archétype psychologique et physiologique, non « racial »), il dénonce l'idéal ascétique comme symptôme d'une vie malade qui se perpétue et s'étend paradoxalement en aimant sa maladie. Or, *accepter* la maladie est une chose, tant que l'on s'efforce à la surmonter ; *aimer* la maladie en est une autre, qui témoigne d'un type de vie éminemment décadent, dont la prédominance (par la ruse et la culpabilisation de la puissance) amorce puis entretient le déclin général.

III, 5,
« La question
de la race »,
p. 195

Toujours en 1886, Nietzsche republie tous ses anciens ouvrages, augmentés de préfaces composées en 1885-1886 qui sont l'occasion de s'aguerrir à un exercice de style qu'il poussera à l'extrême dans *Ecce homo. Comment on devient ce que l'on est* : l'auto-examen, ou plutôt, la reconstruction de soi à travers l'écriture. Cette démarche est elle-même symptomatique de sa tournure de pensée. En revenant sur ses tâtonnements et sur le développement de ses concepts du point de vue de celui qu'il est devenu, Nietzsche témoigne des métamorphoses qui l'ont constitué, et la distance réflexive qui est prise avec l'ouvrage qui a d'abord jailli permet d'*incarner* la méthode qu'il a faite sienne et qu'il expose à son lecteur. Ce dernier ne pourra être désormais que son « ami », Nietzsche assumant – par conviction philosophique ? par souci de surmonter » ses échecs commerciaux ? – une écriture sélective et sélectrice :

qu'important, en somme, cinq ou six ans ! Un tel livre et un tel problème n'ont nulle hâte ; et nous sommes, de plus, amis du *lento*, moi tout aussi bien

que mon livre. [...] Amis patients, ce livre ne souhaite pour lui que des lecteurs et des philologues parfaits : *apprenez à me bien lire*¹ !

- ❶ Bons et méchants
- ❷ Morale des esclaves, moraline

Le besoin de se faire comprendre par un plus grand nombre que soi (les amis se faisant rares !) semble néanmoins requérir bientôt un exposé plus méthodique. En 1887, Nietzsche quitte l'écriture aphoristique, brève ou poétique pour renouer avec l'essai philosophique : ce sont les *Éléments pour une généalogie de la morale*, trois « dissertations » respectivement intitulées « Bon et mauvais », « La faute et la mauvaise conscience » et « Le sens de l'idéal ascétique ». La première expose la transformation millénaire de la faiblesse en vertu et celle de la force (ou cruauté) en « méchanceté » qui caractérise la société chrétienne et, à sa suite, la société démocratique (car, pour Nietzsche, la volonté de vérité dans la science et la volonté d'égalité dans la démocratie montrent que « nous sommes encore pieux² »). Ainsi du loup qui, du simple fait qu'il mange l'agneau parce qu'il le *peut*, devient un symbole traditionnel de « méchanceté ». La deuxième dissertation explore la constitution de la faute comme moralisation d'une dette, c'est-à-dire, originellement, comme pouvoir accordé au créancier d'exercer sa cruauté en cas de défaut du débiteur. Car, ce qui n'a pas changé avec l'institution de la morale en vigueur et ne changera probablement pas de sitôt, c'est le plaisir pris à la cruauté, que l'on soit victime ou bourreau : exercer sa puissance fait plaisir, se venger aussi, et c'est là un fait physiologique (la volonté de puissance) que les morales contournent, domestiquent, retournent éventuellement en légitimant la soif de « justice » de la victime, mais ne font aucunement disparaître. Le cas de la mauvaise conscience illustre même le dernier recours de la volonté de puissance qui cherche à s'assouvir à tout prix : c'est le retournement contre soi de la

III, 4,
Les rejetons
du christianisme...,
p. 148

1. *Aurore*, préface ajoutée en 1886. Sur le caractère performatif plus que théorique de l'écriture autobiographique chez Nietzsche, voir les articles respectifs de Nicolas Quérini, et Dejjardin et Quérini, en bibliographie.
2. *Le Gai Savoir*, § 344.

cruauté quand on ne peut la diriger vers personne d'autre. Plus généralement, la troisième dissertation confirme que « l'idéal ascétique a sa source dans l'instinct de défense et de salut d'une vie en voie de dégénérescence », qui trouve à exercer la puissance ou sa cruauté sur soi, dans une tentative d'extinction de celle-ci. Dans tous les cas, l'examen de la morale met au jour ses sources profondément immorales : le besoin, vital pourrait on dire, d'exercer et de diriger la cruauté, au point que cette pulsion, si elle ne trouve à se diriger légitimement vers l'extérieur (adversaire personnel, ennemi collectif...), ne pourra se décharger qu'aux dépens de l'organisme dont elle émane.

Ce qui m'a le plus occupé, c'est, en vérité, le problème de la *décadence* [...]. La question du « bien » et du « mal » n'est qu'une variété de ce problème. [...] La vie *appauvrie*, la volonté de périr, la grande lassitude¹,

voilà ce qui préoccupe donc Nietzsche dans les années 1887-1888. Et c'est également ce qu'il traque quand il dresse le portrait de Wagner dans son pamphlet *Le Cas Wagner* (1888). Musicien schopenhauerien, pessimiste et finalement *chrétien* : voilà désormais que Wagner incarne tous les symptômes de la décadence allemande, par son art mettant à l'honneur l'ascèse, l'amour chaste et le sacrifice de soi, et ce, pourtant, par des débordements lyriques complaisants, donc de mauvais goût, et force références à une mythologie germanique en partie réinventée. Pire encore, sa personne transpire aussi la compromission avec les tares du temps : nationalisme folklorique (*völkisch*), personnalité histrionique et théâtrale, antisémitisme². Mais Nietzsche ne fait pas que régler ses comptes avec l'homme qu'il avait profondément admiré et dont il ne cessera jamais, paradoxalement, de regretter l'amitié bafouée. Il en profite pour

1. *Le Cas Wagner*.

2. Ce que traduit dans ses récits le rattachement symbolique des Allemands aux peuples nordiques, les distinguant absolument des Sémites.

se montrer en train de « se vaincre lui-même », de « vaincre son temps et se mettre “en dehors du temps” ». La victoire sur son engouement pour Wagner, ce n'est pas un accident de la vie, une déception stérile, non plus qu'un coup de pied de l'âne : c'est une victoire de plus sur lui-même.

“ Philosophes
à coups
de marteau

L'ultime année 1888 est certainement la plus féconde de toutes. Car elle est aussi celle du *Crépuscule des idoles. Ou comment on philosophe avec un marteau*, qui se veut une synthèse de la pensée de Nietzsche. L'ouvrage explicite dès l'abord, à travers le chapitre « Le problème de Socrate » (ou « Le cas Socrate »), que la décadence associée au christianisme commence avant lui, dès le moment où la vérité, l'égalité et la raison servent d'alibi à la faiblesse pour dévaloriser la force et reconfigurer les hiérarchies (qu'on pense à l'affrontement entre le rationalisme de Socrate et le naturalisme aristocratique de Calliclès dans le *Gorgias*). Par conséquent, de manière générale, il faut retenir que la morale n'a de valeur que sémiotique, ou comme *symptomatologie* : elle est le signe de l'équilibre ou du dérèglement des passions et des instincts dont elle procède, qu'il faut connaître pour pouvoir les soigner. Ce faisant, le philosophe renoue avec une intuition de jeunesse (datant de 1872-1873) selon laquelle il doit se faire « médecin de la culture », comme le confirme l'image du marteau, trop souvent interprété comme pur moyen de destruction alors qu'il est aussi un instrument d'auscultation.

V, 2, Duels :
Nietzsche
vs. Platon, p. 248

III, 3, « Le médecin
de la culture »,
p. 105

Les derniers ouvrages rédigés en 1888 – les *Dithyrambes à Dionysos*, *L'Antéchrist* et *Ecce homo* – sont achevés mais ne verront pas le jour du vivant de Nietzsche. Car la fin, bien connue, survient le 3 janvier 1889 : à Turin, Nietzsche fond en larmes et enlace l'encolure d'un cheval qu'un cocher battait sous ses yeux. Les jours suivants, il persiste dans un état d'excitation et de désorientation extrêmes, chantant, dansant, endossant des identités fantaisistes, jusqu'à ce que son ami Franz Overbeck, à qui il envoie des lettres incohérentes, arrive à son secours et le fasse interner. Nietzsche, qui écrivait quelques mois plus tôt dans *Ecce homo* : « Je ne suis pas un homme, je suis de la dynamite », a explosé. Il

“ Je suis
de la dynamite

finira sa vie en 1900, entouré de sa mère puis, jusqu'à la fin, de sa sœur, laquelle fondera – en négligeant voire en détruisant le travail préalable de Peter Gast – les Archives Nietzsche dédiées à la publication des dernières œuvres et des manuscrits inachevés du philosophe, au prix de certaines falsifications¹.

Une vie posthume : « inactualité » et récupérations

Dans l'avant-propos de *L'Antéchrist*, Nietzsche déclare avec défi : « Après-demain seulement m'appartiendra. Quelques-uns naissent posthumes. » Cette dernière phrase, équivoque, peut signifier soit que certains esprits naissent comme déjà morts, comme appartenant à un autre temps dont ils conserveraient la nostalgie « intempestive » ou « inactuelle » ; soit que certains esprits naissent véritablement *après* leur mort physique, quand l'avenir les comprend enfin. C'est sur une telle (re)naissance dans « l'avenir » que compte Nietzsche, incompris de son vivant :

❖ Inactualité

Il viendra un jour, que je ne saurais préciser,
où l'on aura besoin d'institutions qui enseigne-
ront ma doctrine, qui enseigneront à vivre comme
je m'entends à vivre. Peut-être alors créera-t-on
même des chaires pour l'interprétation de [mon]
*Zarathoustra*².

Si son vœu est partiellement exaucé, la réception de son œuvre apporte une satisfaction en demi-teinte. Les années qui suivirent sa mort virent en effet se constituer une vulgate qui, certes, lui accorda plus d'importance qu'il n'en avait jamais acquise de son vivant, en particulier en France, mais dénatura une partie de ses propos et, avec eux, le cœur de sa démarche. Sa plus funeste récupération est certainement celle qui l'associa, jusqu'aux lendemains de la Seconde Guerre mondiale, à la genèse du nazisme, récupération sans

1. Voir notamment Mazzino Montinari et Paolo d'Iorio (dir.), « *La Volonté de puissance* » *n'existe pas*, Paris, éd. de l'Éclat, 1996.

2. *Ecce homo*, « Pourquoi j'écris de si bons livres », § 1. Le début du paragraphe reprend d'ailleurs la phrase de *L'Antéchrist* : « Quelques-uns naissent de façon posthume ».

doute pas entièrement imputable à sa sœur mais à laquelle elle contribua sans aucun doute – on raconte même qu'elle offrit à Hitler la canne de son frère en gage de loyauté, un jour qu'il visitait les Archives de Weimar. Or, comme en témoignent les propos déjà cités sur l'antisémitisme, c'est là une préjudiciable déformation de ses intentions. Une note posthume prévue pour *Ecce homo* le confirme :

Je mène une guerre impitoyable à l'antisémitisme – il est l'une des aberrations les plus malades de l'auto-contemplation hébétée et bien peu justifiée du Reich allemand¹.

Si Nietzsche peut être suspect de complaisance pour certaines formes d'eugénisme, et assurément pour la violence en général, il n'était ni antisémite, ni raciste, ni nationaliste, ni belliciste et, comme il n'a cessé de l'écrire, il critiquait tant l'industrie et le militarisme – notamment allemands – que le christianisme et le conformisme : beaucoup d'obstacles à surmonter pour en faire un père spirituel du nazisme ! Répétons au passage que le mot « race » qu'il utilise ne revêt pas sous sa plume un sens ethnique mais psychologique ou culturel, et que la hiérarchie entre les hommes dépend selon Nietzsche bien plus de leur perception de soi (s'identifiant à la masse ou s'en sentant étrangers), ou encore de leur *dépassement* de soi, que d'une prétendue « nature » innée.

D'ailleurs, il faut bien dire que la pensée de Nietzsche n'est pas de nature politique : il pense la morale, pas la cité ni les institutions proprement dites. S'il est légitime de penser que morale et politique ne peuvent être strictement séparées, et que, parmi les conséquences de l'immorale (ou « immoralisme ») de Nietzsche, il y a un clair rejet des valeurs démocratiques, il faut tout autant reconnaître que Nietzsche ne propose aucune doctrine précise concernant l'État, la nation, le gouvernement..., qui sont autant d'entités ou échelles qui ne l'intéressent que très marginalement et uniquement sur le mode négatif (quand il critique le dévoiement nationaliste de l'art allemand et

IV, 3, Nietzsche était-il... Eugéniste ?, p. 220 + Précurseur du nazisme ?, p. 221

III, 5, « Y a-t-il une politique de Nietzsche ? », p. 178

- ⊕ Race, type
- ⊕ Pathos de la distance
- ⊕ Immoralisme

1. FP 1887-1888 24 [6], vol. XIII.

❖ Culture

❖ Radicalité

wagnérien, qu'il conspu le militarisme de Bismarck ou qu'il déplore l'état du système éducatif prussien de son époque, par exemple, surtout dans ses œuvres de jeunesse). La philosophie de Nietzsche se veut plus profonde : elle investit à l'échelle du corps, au niveau des pulsions, des instincts, sur les *valeurs* qui sont produites par la physiologie dans son interaction avec les mœurs et l'ensemble de la culture, et qui les conditionnent en retour. Elle se veut aussi plus radicale, en interrogeant à la racine les substances et les concepts que la tradition tenait jusque-là pour des essences (les notions de vérité, de chose, de cause...). Si elle est matricielle, la culture est par conséquent chez lui un problème, un ensemble d'interactions à scruter, pas une entité susceptible de devenir objet de connaissance une fois pour toutes, non plus que programme de gouvernement.

Ce n'est pas sans raison que la pensée de Nietzsche a inspiré des penseurs certes parfois politiques, mais surtout critiques de la politique ou tendant à déplacer les problématiques classiques de celle-ci, en reprenant sa philosophie du *pouvoir* sans réel sujet assignable (Nietzsche ayant également « dynamité » la « fiction du sujet »). Sa théorie des affects et son insistance sur des contextes relationnels et culturels toujours dynamiques font de Nietzsche un penseur des structures « souterraines », ce en quoi il a pu inspirer le structuralisme, comme un penseur de la labilité et de l'évolutivité permanente de tout ce qui existe jusqu'à questionner la possibilité même d'une connaissance, ce en quoi il sera réinvesti aussi bien par la phénoménologie que par la nébuleuse post-moderne et la *French Theory*. Sa mise en évidence des affects qui travaillent en amont de toute démarche de connaissance voire de toute intentionnalité apparente adresse aussi des objections stimulantes à la théorie de la connaissance tout en inaugurant la philosophie du vivant. De nos jours, Barbara Stiegler distingue par exemple chez Nietzsche une première théorisation moderne des flux et de la nécessité de proportionner la vitesse et l'ampleur des changements civilisationnels

III, 2,
«Éducation
et élevage»,
p. 81
+ III, 5,
«Travailler
sur la culture»,
p. 180

III, 5,
«La critique
nietzschéenne
du sujet»,
p. 174

V, 3, Après
Nietzsche:
Penser les
«souterrains»
des phénomènes
sociaux, p. 265
+ Réhabiliter
la vie sensible
au XXI^e siècle,
p. 273

aux capacités d'*incorporation* des êtres vivants, même si son analyse diffère de nombreuses interprétations habituelles des thèses du philosophe¹.

Par-delà les obédiences idéologiques, Nietzsche a donc fécondé la philosophie du xx^e et du xxi^e siècle sans jamais s'y réduire, sa « philosophie de l'avenir » attendant encore sa réalisation. Mais celle-ci peut-elle être autre chose qu'individuelle ?

-
1. B. Stiegler a en effet consacré son doctorat à montrer en quoi Nietzsche reprenait le geste kantien de « critique » pour le transposer à la chair et au « flux en excès » qui la traverse, sens possible de la figure de Dionysos (au rebours des interprétations voyant en lui une simple métaphore du corps ou de la vitalité). Ses conclusions ont été reprises dans *Nietzsche et la critique de la chair. Dionysos, Ariane, le Christ*, Paris, PUF, 2011.